

On aime ★ bien ★★ beaucoup ★★★ passionnément ★★★★ à la folie ● pas du tout



HUMEUR

JEAN-CLAUDE VANTROYEN

Brigitte de Meeûs, c'était le livre, rien que le livre



Tropismes, c'est « la » librairie. Logée dans la galerie des Princes, à Bruxelles, elle rassemble dans son magnifique décor et son atmosphère feu-trée tout ce qu'une librairie doit être, accueillante et discrète, conseillère et à l'écoute. A l'image de Brigitte de Meeûs d'Argenteuil, sa créatrice en 1984. Brigitte est décédée inopinément ce dimanche 6 février. Elle a succombé à un accident cardio-vasculaire. Elle avait 76 ans, mais elle était toujours là, dans sa librairie, du matin au soir, accueillant les représentants, les éditeurs, les auteurs, les clients aussi pour leur donner un conseil.

Elle était discrète, elle détestait se faire photographe, mais elle dégagait une force et montrait une vista incroyables dans son métier, dans sa passion, de librairie. La librairie, pour elle, n'était pas un magasin comme un autre et ne devait pas se muer en modèle extensif du multiproduit. « On fait le choix du livre et seulement du livre », nous avait-elle dit en 2016. « On mise sur la proximité avec les gens, en ne les égarant pas sur autre chose, car nous sentons que c'est ce qu'ils apprécient. »

Vanity Fair a classé Tropismes parmi les dix plus belles librairies du monde. L'écrivain Patrick Roegiers y passe chaque fois qu'il est à Bruxelles. « Brigitte était l'honneur de la librairie », dit Philippe Marczewski, prix Rossel 2021. Et Thomas Gunzig, qui y a travaillé, lance : « Bon sang, Brigitte, tu étais la meilleure des libraires et la meilleure des patronnes du monde ! » « Chez Tropismes, on ne cherche pas à être la librairie de demain, mais un lieu de vie, calme, où on se sent bien », disait Brigitte de Meeûs. Le meilleur hommage qu'on puisse lui faire, c'est de continuer à faire de Tropismes une des meilleures librairies au monde.

agenda

Vinciane Despret et Frédérique Dolphijn se rencontrent le samedi 12 à 12 h à la Maison CFC (Bruxelles) pour leur dialogue *Vinciane Despret, fabriquer des mondes habitables* (Esperluète).

Emilie Seron fête la parution de *Boubou en était sûr* (La Partie) chez Tropismes à Bruxelles. C'est le samedi 12 février de 14 h 30 à 16 h.

Karine Tuil dédicace *La décision* (Gallimard) le lundi 14 de 18 à 20 h chez Filigranes à Bruxelles. Maxime Dahan y est le mardi 15 à 19 h avec *Namaste Cancer* (Hugo - New Life). Stéphanie Ter Meer et dédicace *La tombe des Wisigoths* (Véronne) le jeudi 17 de 18 à 20 h **Marie Darah** anime les Midis de la poésie en scène slam ouverte et un forum de discussion au Théâtre national, à Bruxelles, le mardi 15 dès 12 h 40.

Jean-Luc Moens est le vendredi 18 février à 18 h à l'UOPC à Auderghem avec *Cyprien et Daphrose Rugamba. Une famille pour le ciel* (Emmanuel).

Le Cactus inébranlable, « l'éditeur qui gratte et qui pique », expose les œuvres des couvertures de ses livres, des collages d'André Stas aux dessins de Serge Poliart. Au Centre Daily-Bul & Co de La Louvière, jusqu'au 17 avril.

ABONNÉS



Le Soir et Premier Chapitre vous offrent de lire les premières pages d'une partie des livres de ce supplément sur notre site.

premier chapitre

ROMAN



Le pays des autres 2. Regardez-nous danser

★★★★
LEÏLA SLIMANI
Gallimard
368 p., 21 €
ebook 14,99 €

Avec « Regardez-nous danser », Leïla Slimani nous embarque dans la suite de la saga familiale du « Pays des autres », dans un Maroc en pleine mouvance. Et c'est toujours aussi passionnant.

ENTRETIEN

JEAN-CLAUDE VANTROYEN

Le premier roman de la trilogie nous avait laissés en 1956, à l'indépendance du Maroc, cette terre où Leïla Slimani est née en 1981. Amine Belhaj, combattant marocain, a rencontré Mathilde en Alsace, pendant la guerre. Ils se sont mariés, ils ont rejoint la terre achetée par le père Belhaj près de Meknès. Ils en ont fait, dans la douleur et l'acharnement, une ferme qui fonctionne. Ils ont aussi fait des enfants : Aïcha et Selim. On les retrouve en 1968, après une ellipse de douze ans. La ferme est devenue modèle, elle emploie du monde et exporte ses oranges, Aïcha étudie la médecine à Strasbourg, Selim ne réussit pas grand-chose, le Maroc veut emprunter le chemin de la modernité, le roi subit deux attentats auxquels il échappe. Le roman court jusqu'en 1974. Quand naît la première fille d'Aïcha et Mehdi.

Mehdi, on l'appelait Karl Marx pendant ses études. On fait sa connaissance dans ce roman. Comme on approfondit Omar et Selma, les frère et sœur d'Amine. Et Mourad, son vieux compagnon d'armée, devenu son contre-maître. Il y a aussi Monette et Fatima, l'amie et la bonne d'Aïcha. Tous ces personnages sont magnifiques et bouleversants, mosaïques, ambigus. Ils agissent dans un roman toujours aussi intense que le premier, aussi charnel, sensuel, semé de violences et de légèretés, de cruautés et de beautés, écrit dans une langue douce et rugueuse. C'est rare, un deuxième tome qui n'émousse aucunement le bonheur d'avoir lu le premier et qui au contraire le relance. Comment fait Leïla Slimani ? « Franchement, je n'en ai aucune idée », répond-elle en souriant. « Je fais de mon mieux. »

Le décor de cette saga familiale, c'est le Maroc, avec ses convulsions, ses attentes, ses réformes, sa pauvreté, son appétit de modernité. Vous voulez tracer l'histoire du pays à travers celle de la famille Belhaj ?

J'ai voulu raconter le Maroc à travers les points de vue de mes personnages. Je n'écris jamais de roman avec des narrateurs extérieurs omniscients, qui regardent les personnages comme des marionnettes. Tout événement est toujours perçu à travers une situation personnelle. Je ne raconte pas le Maroc, je raconte mon Maroc, celui qui a touché cette famille particulière. Qui est ma famille. Mes personnages sont tous inspirés par des personnes de ma famille. Ils partent d'une base réelle. Ensuite soit je force le trait, soit je me laisse complètement aller dans une espèce de fiction. Rien n'est exact mais tout est vrai.

Vos personnages sont riches, complexes, habités par des zones de lumière et d'ombre.

L'intériorité de chacun est complexe. En surface, on peut donner l'impression d'être banal, d'être simple, d'être sans histoire. Mais ça n'existe pas : tous les gens ont des histoires. Ce qui est intéressant, c'est la lumière qu'on porte des-



« La force de la littérature, c'est de porter la lumière sur l'âme de chaque être »

Le roman aborde aussi la question du bonheur. « Et le bonheur, c'est inquiétant : on a toujours peur qu'il vous soit pris, qu'il soit jugé indécent, que vous l'ayez volé aux autres. »

© FRANCESCA MANTOVANI

sus. Et c'est peut-être la force de la littérature de porter une lumière chaude et transperçante sur l'âme de chaque être humain.

On les aime, vos personnages, mais on ne les comprend pas toujours. Ils sont ambigus. Est-ce le rôle de la littérature de montrer cette ambiguïté que l'on porte en nous ?

Je ne l'édicterais pas comme une règle. Je pense que la littérature n'a pas de définition, chaque écrivain redéfinit la littérature. Mais c'est ma manière à moi de construire des personnages. Le faire en pensant qu'on va entièrement le comprendre ou qu'on va le donner à comprendre, ça me paraît une entreprise vaine : en réalité, on ne comprend jamais entièrement les êtres, d'ailleurs on ne se comprend souvent pas soi-même, on a des attitudes qu'on interroge ensuite en se disant : comment ai-je pu dire ça ? Ou me comporter comme ça ? C'est ce mystère-là qui m'intéresse, cette couche d'incompréhension qu'il y a en nous-mêmes et à l'égard des autres. Et puis ce sont des personnages ambigus qui vivent dans une époque ambiguë, dans un contexte où il est extrêmement difficile, à moins de devenir totalement un héros ou totalement un salaud, de faire des choix absolus. Et comme je n'aime ni les héros absolus ni les salauds absolus, je suis incapable de les construire comme personnages. J'aurais pu faire de Mehdi un opposant héroïque, j'aurais pu faire d'Omar un commissaire profondément dégueulasse, mais ça ne m'intéresse pas parce qu'on finit toujours par frôler la caricature. J'ai envie de raconter des gens qui sont ce qu'ils sont et qui constamment ont une espèce de petite voix à l'intérieur d'eux qui leur dit : « Tu pourrais aussi être autre chose, regarde ta vie,

Dans ma famille, au fond, les personnages masculins avaient tout pour être des héros mais, en réalité, et on le verra dans le troisième tome, les héros de ma famille ont tous été des femmes

”

est-ce vraiment ça que tu voulais ? »

« Regardez-nous danser ». C'est aussi un titre ambigu.

On peut l'entendre comme un impératif de défi : la bourgeoisie, l'élite marocaine, qui s'adresserait à ceux qui ne dansent pas. Comme un impératif plus mélancolique : nous, pauvres ridicules, on ose danser alors qu'autour de nous se passent des choses affreuses. Et puis c'est aussi moi qui m'adresse à mes lecteurs parce que je danse avec chacun de mes personnages.

Le statut de la femme est au centre de tous vos livres.

C'est aussi pour ça que j'ai voulu écrire cette trilogie, pour montrer la transformation du statut des femmes finalement en très peu de temps, en 50 ans. Au Maroc, il y a une vraie révolution de la vie des femmes. Entre le personnage de Muilala, qui est la mère d'Amine et qui est donc mon arrière-grand-mère, que j'ai connue, une femme qui n'est pratiquement jamais sortie de chez elle, qui ne savait pas lire ni écrire, qui ne voyageait pas, qui n'avait aucun droit, entre cette femme et moi, il y a un monde. Et c'est même inimaginable qu'on se soit rencontrées, qu'on ait vécu dans le même siècle. C'est ça que je veux raconter, les frottements que cette transformation va provoquer. Aïcha appartient à une nouvelle génération : des femmes qui s'éduquent, qui travaillent, qui conduisent leur voiture, qui sont indépendantes financièrement, qui sont elles-mêmes dominantes à l'égard d'autres femmes. On s'est trompé la plupart du temps dans la manière de raconter les femmes, de les percevoir. Dans ma famille, au fond, les personnages masculins avaient tout pour être des héros mais, en réalité, et on le verra dans le troisième tome, les héros de ma famille ont tous été des femmes. C'est ce que je cherche à montrer : les femmes ont beau être cataloguées comme des victimes, avoir moins de droits, etc., finalement elles ont toutes des étoffes d'héroïne. Et je veux les leur rendre, ces étoffes.